

# Deux itinéraires des invasions linguistiques dans le domaine provençal

Autor(en): **Gardette, P.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **19 (1955)**

Heft 75-76

PDF erstellt am: **10.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-399190>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## DEUX ITINÉRAIRES DES INVASIONS LINGUISTIQUES DANS LE DOMAINE PROVENÇAL

A la fin de son article *Sur l'origine des adjectifs possessifs, nostron, vostre en francoprovençal*<sup>1</sup>, M. B. Hasselrot a donné une carte du domaine francoprovençal, qui mérite de retenir l'attention. La limite précise qu'il a choisie pour frontière est celle du traitement de A final précédé de palatale devenant *i* (*e*, *é*) tandis que A final dans tous les autres cas est conservé. C'est la limite d'un traitement très important, puisque, en tant qu'il est l'alternance de *a* et de *i* à la finale des mots féminins, il affecte presque tous les mots féminins, substantifs ou adjectifs. Aussi pourrait-elle, à elle seule, constituer la frontière du francoprovençal. Mais il faut remarquer que cette limite est aussi, à peu de chose près, celle du traitement francoprovençal de A accentué précédé de palatale<sup>2</sup>, et celle du traitement, si typique, de -U latin conservé avec son timbre dans les proparoxytons<sup>3</sup>. Il s'ensuit qu'un nombre considérable des mots utilisés

1. *Studia Neophilologica*, XI, p. 62-84.

2. C'est à l'Ouest, en Forez, que les limites de traitement de A accentué et de A final, précédés de palatale, ne coïncident pas (voir ma *Géographie phonétique du Forez*, p. 186-190). Cette non-coïncidence divise le Forez en deux zones : le Forez lyonnais, où l'on a *mangi* « manger » et *vachi* « vache » ; le Forez proprement dit, où l'on a *vachi*, mais *manja* (P. Gardette, *Carte linguistique du Forez*, dans *Bulletin de la Diana*, 1944, p. 259-281).

3. A une époque récente, cet U final (devenu, *o*, *u*) tend çà et là à s'amuir. Cependant les zones-témoins sont assez vastes, et assez bien placées le long de la frontière, pour qu'il soit possible de restituer l'aire du phénomène qui, du moins dans la moitié sud du francoprovençal, semble coïncider assez bien avec l'aire où  $\gamma + A > i$ . Certaines cartes de l'ALF sont sur ce point déficientes, notamment les cartes 41 « âne », 330 « coude », 611 « frêne » : elles laissent croire que la plus grande partie du Forez ignore le traitement francoprovençal de U final. Les cartes 312, 429 et 1092 de l'ALL rétablissent la vérité sur ce point en montrant que la finale -o s'entend, avec çà et là des

normalement dans la conversation, sans doute plus de la moitié, ont jusqu'à cette limite une forme francoprovençale, qu'ils quittent au-delà. Aucune autre limite, spécialement au Sud, là où le francoprovençal s'oppose au provençal, n'affecte un aussi grand nombre de mots. Nous pouvons donc l'accepter, à la suite de M. Hasselrot, pour frontière du francoprovençal.

Cette frontière, tout importante qu'elle est, n'est pas une muraille de Chine : certains traitements phonétiques, certaines formes morphologiques, certains types lexicologiques la franchissent, du Sud au Nord<sup>1</sup>, mais surtout du Nord au Sud. Les franchissements dans le sens Nord-Sud, pour nous en tenir à ceux-là, sont nombreux.

Un certain nombre de ces emprunts du provençal au francoprovençal, ou plutôt de ces irradiations de traits ou de mots francoprovençaux sur les patois voisins semblent obéir à une poussée uniforme tout le long de la frontière ; mais, retenues à l'Ouest par les Cévennes comme par un solide pivot, ces irradiations se font plus fortes au fur et à mesure qu'on va vers l'Est, vers les Alpes qui (fait curieux) semblent s'être prêtées mieux que les plaines à ce mouvement. Comme ces irradiations se sont arrêtées sans ordre, les unes près, les autres loin de leur point de départ, il en résulte l'image d'un grand éventail dont les plis, réunis sur les monts du Forez, sont largement ouverts sur les Alpes. C'est du moins ce que j'ai essayé de montrer dans un article des *Mélanges offerts à M. K. Michaëlsson*<sup>2</sup>.

D'autres irradiations forment une figure tout à fait différente. Venues peut-être de plus loin (du français ?) on les voit s'avancer depuis Lyon tout le long de la vallée du Rhône et couper en deux le domaine provençal. Cette fois les hautes régions alpines sont les régions conservatrices avec le Massif Central. Nous n'avons plus l'image d'un éventail, mais plutôt celle d'un fleuve, qui a coulé dans le lit de notre Rhône, mais

lacunes, jusqu'à la frontière de l'Auvergne (voir aussi ma *Géographie phonétique du Forez*, p. 160-166). La carte 585 « foie » de l'*ALF*, est plus déficiente encore : partout dans le Lyonnais-Forez les témoins ont donné le mot français *foie* au lieu du mot patois, quelque peu dépréciatif, *fèjo*, que la carte 1109 de l'*ALL* permet de restituer.

1. J'ai étudié la pénétration dans le domaine francoprovençal des démonstratifs en ACCU- et des formes *nous-autres*, *vous-autres* (*Études de géographie morphologique*, dans *Mélanges Saunier*, Lyon, 1944, p. 237-252).

2. *De quelques mots francoprovençaux*, p. 166-172, dans *Mélanges offerts à M. K. Michaëlsson*, Göteborg, 1952. Voir spécialement la carte II, p. 171.

qui l'a considérablement élargi. C'est ce que nous montrent des cartes nombreuses, depuis celles de M. Jaberg dans sa *Sprachgeographie*, jusqu'à celle toute récente de M. Nauton dans les *Mélanges Roques* <sup>1</sup>.

Ces figures si différentes semblent indiquer que les innovations venues du Nord ont pu prendre dans notre Sud-Est des chemins bien différents : les chemins de montagne, la grande route de la vallée. Sans doute une différence de dates, une différence dans la qualité des envahisseurs expliquent cette diversité. Mettre en évidence ces différences d'itinéraires, en rechercher les causes, tel est mon propos. Puissent ces pages n'être pas indignes de la noble mémoire du grand Romaniste à qui, d'un cœur fidèle, je les dédie <sup>2</sup>.

\*  
\* \*

Certaines caractéristiques du francoprovençal ont franchi la frontière tout le long, depuis les monts qui séparent le Forez de l'Auvergne jusqu'au versant italien des Alpes. Mais à l'Ouest, en Forez notamment, le mouvement n'est pas allé loin, tandis qu'il s'est amplifié à l'Est jusqu'à faire apparaître, sur les cartes, cette forme d'éventail dont j'ai parlé plus haut.

Au nombre de ces envahisseurs il faut citer d'abord le traitement phonétique, commun au francoprovençal et au français, qui tend à amuïr les consonnes intervocaliques : P devient *v*, T, D et C s'amuïssent (tandis qu'ils deviennent *b*, *d*, *z*, *g* ou *dz* en provençal). En l'absence d'atlas détaillés du Dauphiné et de la Provence, il n'est pas possible d'établir la limite de ces traitements avec la dernière précision. Cependant l'*ALF* nous permet une approximation suffisante, et nous pouvons, dans cette région, préciser ses cartes grâce aux études de détail, notamment celles qui ont pris pour cadres le Forez et le Velay <sup>3</sup>.

1. Karl Jaberg, *Sprachgeographie. Beitrag zum Verständniss des Atlas linguistique de la France*. Aarau, 1908 (voir spécialement la carte VIII « Il faut »). L'article de M. Nauton, *Une butte témoin de l'histoire linguistique : le patois des protestants du Velay*, est inséré dans le vol. III des *Mélanges Roques*, p. 185-193, mais la carte dont je parle n'a trouvé place que dans le vol. IV.

2. L'essentiel de cet article a été présenté au 1<sup>er</sup> Congrès international de Langue et Littérature du Midi de la France, réuni à Avignon, 7-11 septembre 1955.

3. Pour le Forez, P. Gardette, *Géographie phonétique du Forez*, Mâcon, 1941 ; et l'*Atlas linguistique et ethnographique du Lyonnais*, Lyon, 1950-56. Pour le Velay, la thèse encore manuscrite de M. P. Nauton, *Géographie phonétique de la Haute-Loire* ; et, comprenant aussi l'Ardèche (avec la Lozère et l'Aveyron), l'*Atlas linguistique du Massif Central*, du

C'est le traitement de  $p > v$  qui a fait le moins de chemin. Les cartes de l'ALF, 907 « neveu », 1133 « rave », 342 « couvrir une maison », 343 « le ciel est couvert », 1797 « couvercle », 353 « les bêtes crèvent », 1310 « toit » montrent que l'ouverture en  $v$  du  $p$ , devenu d'abord  $b$ , n'a gagné du terrain que dans les dép. de l'Ardèche (point 827), de la Drôme (point 838, et, en général, point 837) et de l'Isère (point 849). Une zone de flottement qui comprend parfois le point 837, s'étend aux points 817, 826 et 857. Le mot *savon*, ALF, 1204 (mot voyageur, désignant une marchandise de colportage ?) agrandit cette zone de flottement beaucoup plus au Sud. Dans quelques autres mots (*arriver*, *sève*, *rivière*, *trouver*, *travail*) le  $v$  s'avance encore plus loin ; nous reviendrons sur ces mots dans la suite.

L'amuïssement de  $r$ ,  $d$  ou  $c$  ( $c$  suivi de  $A$ ) s'avance nettement plus loin : dans le dép. de la Loire, à l'Ouest de 816 et de tout le plateau de Saint-Bonnet-le-Château ; dans la Haute-Loire, à l'Ouest non seulement de 817 (Riotord), mais de Valprivas, Grazac, Araules ; dans l'Ardèche, au Sud de 825 et souvent de 826. Une zone de flottement, de plus en plus large, s'étend encore plus à l'Ouest et plus au Sud. Le Rhône franchi, la zone de flottement s'élargit et occupe la moitié Sud du dép. de la Drôme et une grande partie de celui des Basses-Alpes. Voici quelques détails :

a) Pour  $r$  amuï, la limite la plus septentrionale est celle de *roue* (ALF, 1170) ; la plus méridionale semble être celle de *pépie* (ALF, 1663). Entre les deux on trouve celles de *veau* (ALF, 1354), de *mariez* (ALF, 817), de *tailler* (type PUTARE, ALF, 1907), de *monnaie* (ALF, 873), du suffixe -ATA, par exemple dans *chargée* (ALF, 1494), de *mûr* (ALF, 891), de *brebis* (type FETA, ALF, 173).

b) Pour  $c$  amuï devant  $A$ , la limite la plus septentrionale semble être celle de \*BUK-ATA « lessive » (ALF, 759), de *prier* (ALF, 1091), de *jouer* (ALF, 725). On trouve un peu plus au Sud les limites de *épi* (ALF, 474), de *ortie* (ALF, 951), de *il plie* (ALF, 1037), de NUC-ARIU « noyer » (ALF, 927). L'éventail des limites de ces différents mots semble un peu moins largement écarté que pour les mots à  $r$  intervocalique. Il se

même auteur, dont le 1<sup>er</sup> volume doit paraître en 1956. Du Rhône aux Alpes nous n'avons que des études plus étroitement localisées, en attendant le résultat des enquêtes entreprises par M. Blondin. Quant à la thèse de M. Arno Tausch, *Die Lautentwicklung der Mundarten des Trièves* (Berlin, 1954), elle permet de préciser la limite du traitement de  $p$  intervocalique devenant  $v$ . Voir la carte III, à la fin du volume de M. Tausch.

déploie, malgré tout, sur une partie importante des dép. de la Drôme et des Basses-Alpes.

c) Pour D amui, la limite de SUDARE « suer » (*ALF*, 1263) et de CRUDA « crue » (*ALF*, 364) rejoint la plus méridionale des limites indiquées ci-dessus <sup>1</sup>.

En résumé, le faisceau des limites d'amuïssement des intervocaliques, très serré sur les monts du Forez, s'écarte dès la Haute-Loire, plus encore dans les dép. de l'Ardèche et de la Drôme, pour s'étendre du Nord des Hautes-Alpes au Sud des Basses-Alpes et des Alpes-Maritimes, c'est-à-dire presque du Mont Cenis à la Méditerranée (carte I).

D'autres caractéristiques du francoprovençal s'avancent en territoire provençal en suivant un tracé semblable, par exemple le -o (u) final de l'indic. prés. 1<sup>re</sup> pers. Si l'on consulte les cartes 12 « j'aide », 34 « j'allume », 763 « je me lève » de l'*ALF*, on verra que les formes *édu* (*adju*), *alumu*, *lèvu* s'avancent presque jusqu'au Sud des dép. de la Drôme et des Basses-Alpes.

Et l'on pourrait montrer aussi que certains types lexicologiques propres au francoprovençal se sont avancés d'un mouvement semblable. Sans doute chaque mot a une histoire particulière. Il n'en est pas moins significatif que le type issu de \*LACTATA « petit-lait », *ALF*, 1605 (mot sans doute formé à Lyon à l'époque romaine) ait, à peu de chose près (il s'avance un peu plus au Sud), la même aire d'irradiation que les formes francoprovençales de *pépie* ou de *mûr* <sup>2</sup>.

Cet éventail de limites paraît ancien. Du moins il est déjà en place dans les plus anciens textes que nous possédons. Les documents réunis par Paul Meyer <sup>3</sup> montrent qu'au XIV<sup>e</sup> siècle le dép. des Hautes-Alpes conservait comme aujourd'hui *b* issu de P à l'intervocalique (*cebos* 441 « oignons », *chanebe* 441 « chanvre », *loba* 444 « louve », *saber* 432 « savoir », *cubertz* 459 « couvert »...), mais qu'il avait déjà amui T, D et

1. Celle de \*PEDUCULU « pou » (*ALF*, 1067) et celle de MEDULLA « moelle » (*ALF*, 862) sont encore plus méridionales, abandonnant à la forme à intervocalique amui presque toute la Provence et ne gardant aux formes avec  $\zeta$  qu'une portion des Bouches-du-Rhône, du Vaucluse et (pour *pezul*) de la Drôme.

2. D'autres mots francoprovençaux, comme *flotte* « écheveau », *vogue* « fête du village », *daraise* « grille », *larmize* « lézard gris », s'avancent peu ou prou en terre provençale, d'un mouvement qui ressemble à celui qui a été décrit pour l'amuïssement des intervocaliques. Mais il faudrait faire l'histoire de chacun de ces mots.

3. *Documents linguistiques du Midi de la France*, Paris, 1909.

c (*ajuar* 430 « aider », *vel* 434 « veau », *mealla* 470 « maille », *poar* 404 « tailler », *souma* 463 « charge » ou « mesure », *sear* (SECARE) 435 « faucher », *loar* 434 « louer », *auvir* 437 (« ouir »...)<sup>1</sup>. Les mêmes documents montrent, au contraire, que le dép. des Basses-Alpes a *d* pour *t*, *g* pour *c*, *z* pour *d*, ce qui rejoint tout à fait les indications actuelles de l'ALF<sup>2</sup>.

La seule discordance entre l'état actuel et l'état des documents médiévaux est pour le Valentinois. Deux textes cités par M. Brunel (dans *Les plus anciennes chartes en langue provençale*) écrits à Valence ou tout près, à Chabeuil, au XII<sup>e</sup> siècle, présentent des *b* à l'intervocalique, alors que Chabeuil, point 837 de l'ALF, a *v* aujourd'hui. Les exemples sont peu nombreux mais paraissent sûrs : dans la charte 98, *la riba*, *la chabannaria*, *le senebe*, *nebon* ; dans la charte 459, *ribeira*, *Chanabaz*, *preboztz*. Donc la poche que la limite de *v* à l'intervocalique semble faire en cet endroit est, semble-t-il, postérieure au moyen-âge.

Si maintenant nous regardons la carte I et que, par la pensée, nous supprimons la poche de Valence dont il vient d'être question, nous obtenons le tracé primitif de l'avance des caractéristiques francoprovençales en territoire provençal. Nous voyons que ce tracé ne doit rien au Rhône, que, sauf à l'époque plus récente où le *v* a creusé la poche de Valence, le Rhône et sa vallée n'ont pas servi de route, que les formes francoprovençales se sont avancées d'un même mouvement tout le long de la frontière, mais que retenues à l'Ouest (sans doute par une barrière sociale : l'inimitié, disons l'absence de relations très amicales, entre les habitants du Lyonnais-Forez et ceux de l'Auvergne) elles n'ont pu suivre librement leur impulsion qu'entre le Rhône et les Alpes. Nous voyons

1. La forme *saumada*, au lieu de *sauma* attendue, dans la *Leyde d'Embrun* du XIV<sup>e</sup> siècle, ne doit pas faire difficulté. Ce texte n'est pas exempt de fautes. En tout cas, il faut voir dans *saumada* une forme empruntée, car les deux autres mots de ce texte dont l'etymon présente un *t* intervocalique ont une forme sans *d* : *menuyos* 441 (qui doit être MINUTAS), *flassa* 442 (\*FLACCIATA). D'ailleurs un autre texte du XIV<sup>e</sup> siècle, *Livre de reconnaissances*, de Savines, au Sud d'Embrun, ne présente aucune forme en *d*, mais la forme *mariava*, 453 « mariait » (« s'il se mariait, lui ou ses enfants »).

2. *anada* « voyage », *bugadas* « lessives », *cremada* « incendie », *jugar* « jouer », *logar* « louer », *fogassas* « fouaces », *crezensa* « créance »... Les documents provenant des deux localités situées le plus au Nord dans ce département présentent un certain flottement : à Seyne, *chaena* « chaîne », *venduas* « vendues »... ; à La Bréole, *la crie* « la proclamation » (au lieu de *crida*, fréquent dans les autres textes), à côté de formes en *d* comme *ivado* « avoine ».

aussi qu'entre le Rhône et les Alpes ce ne sont pas les Préalpes, plus basses, qui ont été le plus perméables, mais bien les grandes Alpes. Comme si pour ce cheminement de fourmis, de village à village, les hauts cols étaient d'aussi bons chemins, meilleurs peut-être, que les larges vallées.

La tendance à l'amuïssement des intervocaliques dans l'Italie du Nord a-t-elle joué un rôle et l'avancée de cette caractéristique francoprovençale a-t-elle été entraînée, du moins aidée par une avancée semblable de l'autre côté des Alpes ? On ne peut le nier avec certitude. Il est possible par exemple que dans le cas de ROTA la forme piémontaise *rua* ait aidé à l'amuïssement de l'intervocalique dans les patois Haut-Alpins <sup>1</sup>. Il faut toutefois remarquer que les formes du Haut-Piémont semblent dépendre des formes françaises (francoprovençales ou provençales), et non pas le contraire. C'est ainsi que les formes *nvi*, *rava*, *savon*, générales dans l'Italie du Nord n'ont pas entraîné chez nous le *v* au-delà de sa limite plus septentrionale. Bien au contraire, ce sont les formes provençales avec *b* (*nebu*, *rabo*) qui ont passé dans les hautes vallées piémontaises <sup>2</sup>.

Quoi qu'il en soit de ces influences, le fait demeure : cette avancée s'est produite en dehors des grandes routes, de village à village par d'humbles sentiers. A l'époque ancienne où cette invasion s'est produite, le français de Paris (qui, lui, devrait suivre les grandes routes) ne devait jouer aucun rôle dans nos régions. Ce ne fut pas un emprunt de ville à ville, mais une irradiation qui se propagea de patois à patois, de village à village. La seule force qui fut en jeu fut la force d'« intercourse », cette force qui porte les habitants d'un village à emprunter au village voisin les mots et les formes qui leur semblent meilleures.

\*  
\* \*

Cependant il est bien vrai que la vallée du Rhône apparaît comme la grande route, qu'une autre série de phénomènes a suivie autrefois pour s'irradier vers le Sud. Il s'agit notamment de l'amuïssement des consonnes finales. Alors que tout le long de la crête des Alpes (même dans tout le dép. des Hautes-Alpes) à l'Est, et à l'Ouest dans le Massif Central (du

1. Voir les cartes 1227 (« roue »), 1068 (« brebis », type FETA dans le Piémont), 1218 (« petit-lait », type LACTATA dans le Piémont) de l'*AIS*. Elles montrent la tendance de tout le Piémont à amuir la dentale intervocalique. La carte 1227 (« épi ») montre que dans la même région c intervocalique a le même sort que r.

2. Voir *AIS*, cartes 21, 1360 et 1527.



moins à partir du dép. de la Lozère) « feu » est *fyok*, « drap » est *drap* (parfois *drat*), « chat » est *tsat* ou *kat*, un large passage s'ouvre tout le long du Rhône, et s'élargit, au Nord depuis la Haute-Loire jusqu'à la Savoie, au Sud depuis le Gard jusqu'aux Alpes-Maritimes. Dans ce passage, toutes ces consonnes finales ont disparu et l'on dit par exemple : *fæ*, *ea*, *dra*.

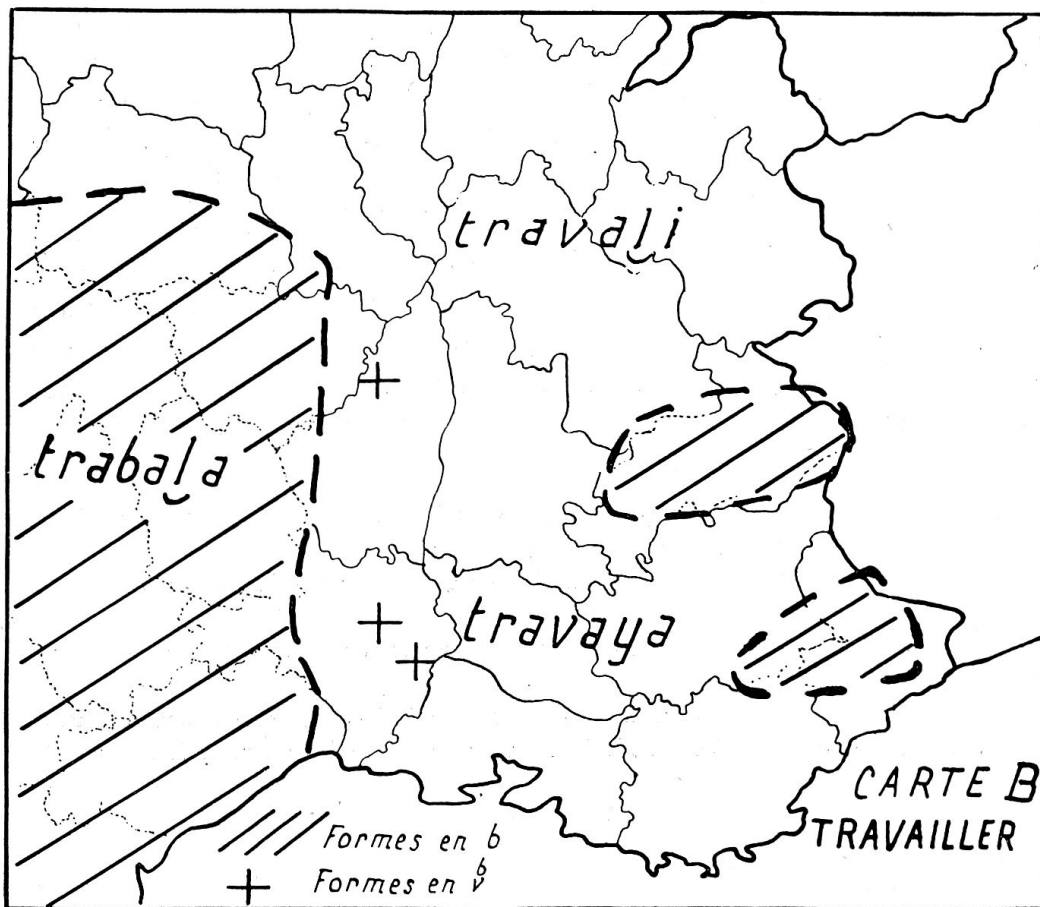
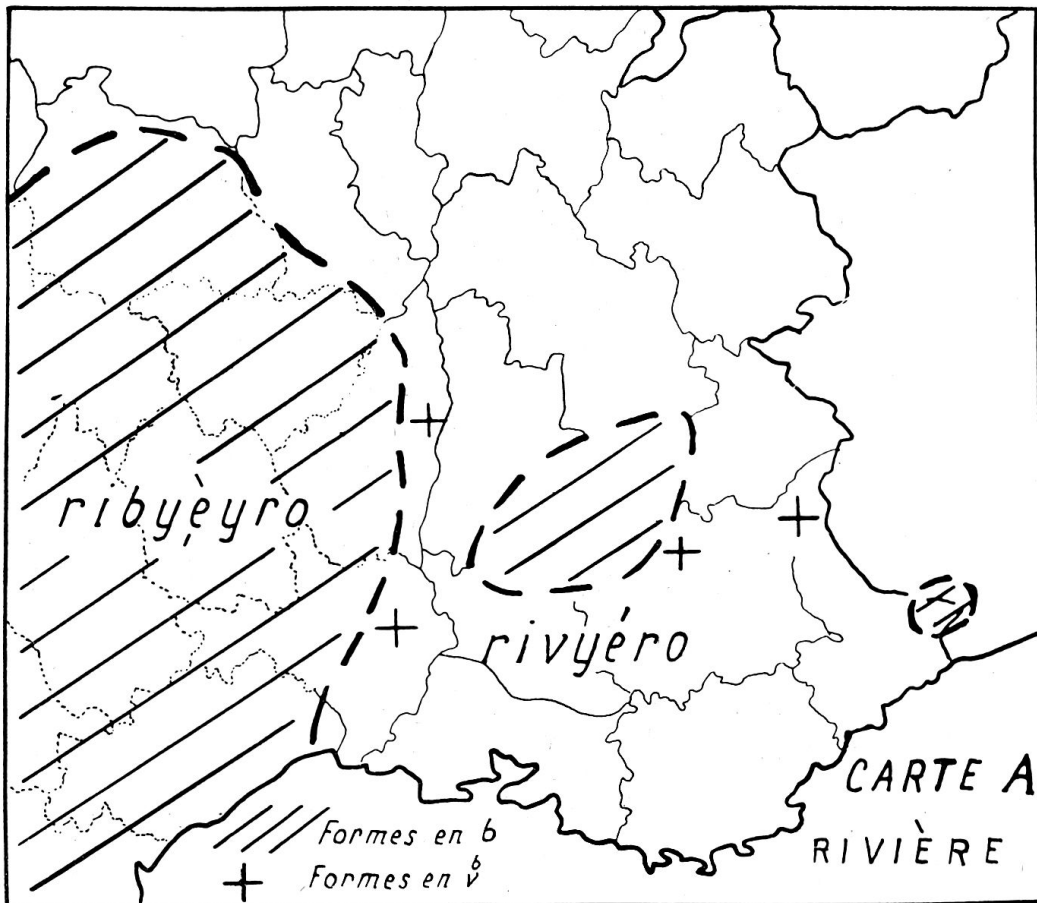
La carte n° II indique à l'aide des cartes de l'*ALF*, les limites de conservation des consonnes finales dans quelques exemples :

1° Les limites marquées 1 sont celles de la conservation du *k* de *FOCU* d'après *ALF*, 558 : dans les Alpes et le Massif Central, *fwæk*, *fivæk*, *fok*, *fyok*, *fyot* ; dans le large chemin de la vallée du Rhône, *fuo*, *fyo*. Les mêmes limites sont celles des formes *dzwæk*, *djok*, *djot* de *JOCU* « jeu » (*ALF*, 719); celles des formes *amik*, *amit* de *AMICU* « ami » (*ALF*, 38), sauf à l'Est où la zone *amik* est plus petite (6 points dans les dép. des Alpes-Maritimes et des Hautes-Alpes, et 3 dans le Valais); celles de la forme *blāk* « blanc » (*ALF*, 135), sauf à l'Ouest où le français *blā* a repoussé plus loin la forme avec *k*.

2° Les limites marquées 2 sont celles de la conservation du *p* final de *DRAPPU*, d'après *ALF*, 425 : *drap* et parfois *drat* dans les Alpes et le Massif Central, *dra* dans la vallée du Rhône. Si l'*ALF* n'a pas de carte « coup », les cartes 589 « la troisième fois » et 590 « une fois » nous offrent *kop* à la même place que *drap* dans le Massif Central, mais seulement dans deux points des Hautes-Alpes. La carte 324 « corbeau » nous présente *korp* ou *kworp* à la place attendue dans les Alpes, et quelques îlots de *gorp* ou *gworp* au milieu d'autres types dans le Massif Central. La vieille forme *sap* pour « sapin » (*ALF*, 1190) n'apparaît plus que dans les Alpes, mais toujours à la place attendue.

3° Les limites 3, 4 et 6 sont celles de la conservation de *t* final dans différentes positions : derrière voyelle (*VEN-UTU*), derrière consonne ou quand il est géminé (*CATTU*), dans le groupe *CT* (*NOCTE*) :

a) La limite marquée 4 est celle de *bengut* « venu » (*ALF*, 1368). On aurait la même limite avec d'autres exemples : « cousu » (*ALF*, 1521), *kurdurāt*, *kuzūt*, *kuzēgut* dans le Massif Central, *kurdurā*, *kuzu* ailleurs ; « connu » (*ALF*, 1516), *kunēgut* en face de *kunēgu*, *kunēcu*. Il n'y a pas la zone conservatrice habituelle dans les Alpes, mais seulement, dans le Valais, *vēnuk*, *koṇuk* et même *koṇup*. *SITE* « soif » (*ALF*, 1237) et *DIGITU* « doigt » (*ALF*, 416) présentent la consonne conservée dans la même région du Massif Central et y ajoutent une petite aire alpine.



b) Les limites marquées 3 sont celles de *næte*, *nyvetey* « nuit » (*ALF*, 929), en face de *nyæ*, *nyvè* dans la vallée. Cette limite est aussi, à peu près, celle de la conservation du T de *coctu* (*ALF*, 369), de *lacte* (*ALF*, 746), de *lectu* (*ALF*, 778), etc. <sup>1</sup>.

c) Les limites marquées 6 sont celles de la conservation du T de *cattu* (*ALF*, 250). La carte 273 « cheveau » nous donne une même aire occidentale de *kabrit* et *krabot*, mais une aire alpine plus petite de *tsabrot* et *tsevrot*. La carte 1147 « renard » présente *reinart* dans l'aire alpine où nous l'attendons, mais seulement dans une aire plus petite du Massif Central <sup>2</sup>.

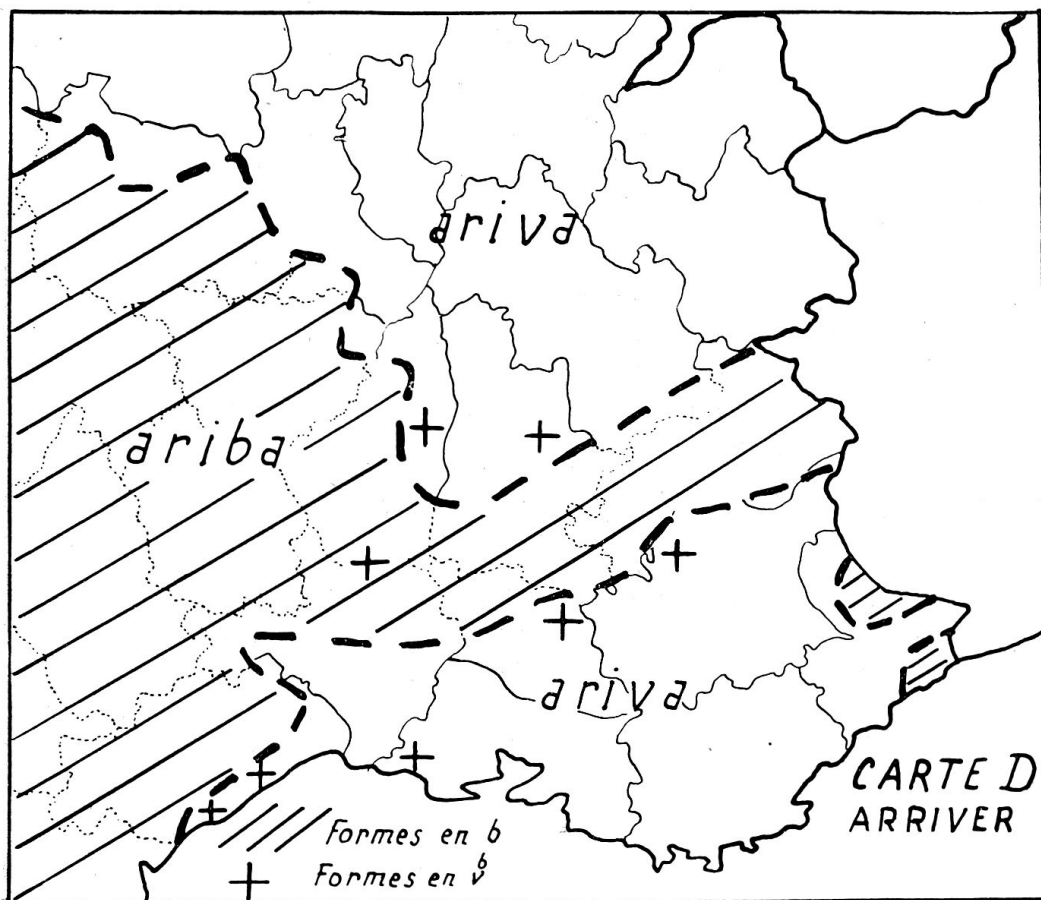
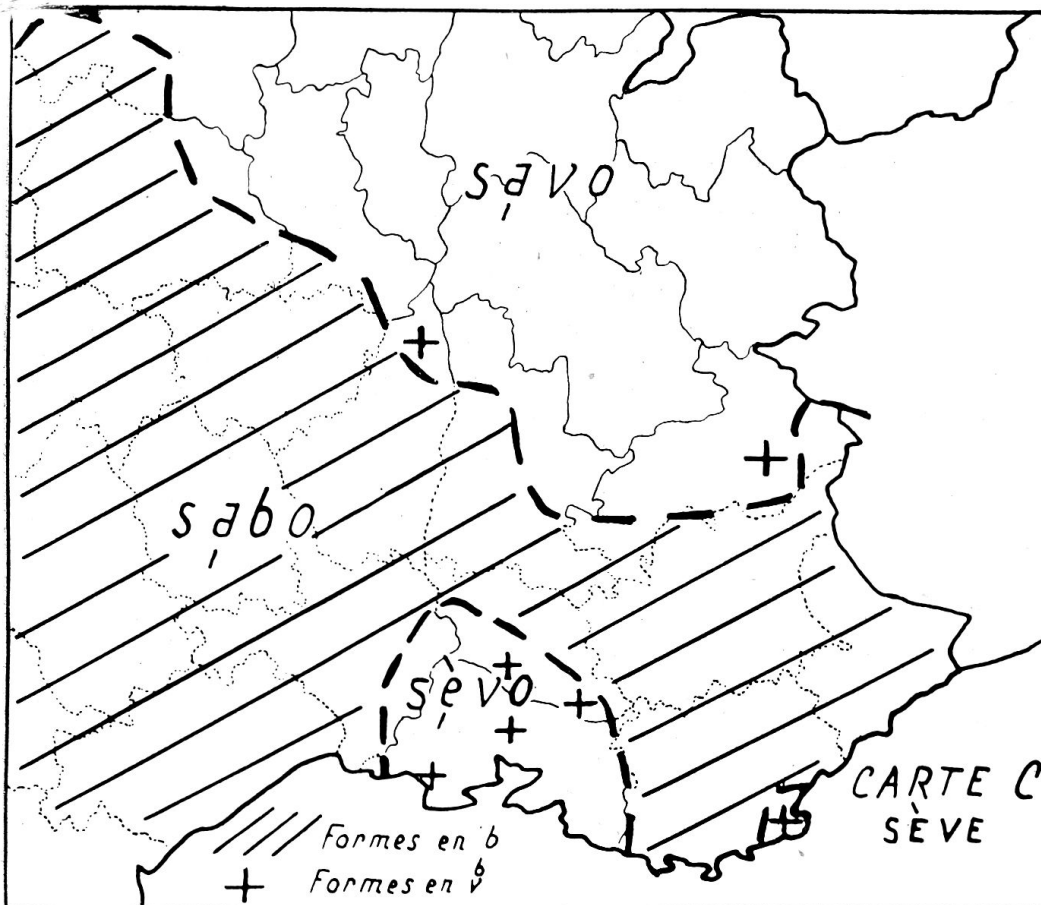
On pourrait multiplier les exemples et montrer encore que la nasale, devant consonne finale tombée, est conservée dans les mêmes zones et disparaît aussi dans la même vallée du Rhône; voyez la carte 225 de de l'*ALF* « champ » et les limites marquées 5 sur notre carte II. Mais il est suffisamment prouvé que les consonnes finales tombent dans une vallée du Rhône très élargie et demeurent dans deux zones, situées l'une à l'Est et l'autre à l'Ouest de cette vallée.

Cette chute des finales dans la vallée du Rhône est récente, beaucoup plus récente que l'invasion des formes à intervocalique amuïe dans le Dauphiné provençal et dans la Provence, dont il a été question plus haut. Alors que l'invasion des formes à intervocalique amuïe nous apparaît antérieure à nos premiers textes, c'est dans les textes avignonnais du XVII<sup>e</sup> siècle qu'on aperçoit la chute des consonnes finales. C'est du moins ce qu'on doit pouvoir tirer de quelques graphies. Dans un Noël de 1653, cité par Pansier (p. 125), nous trouvons *vengu* « venu » rimant avec *gu* « gueux »; dans un autre Noël de 1655 (p. 129), *vitamen* « vite » et *instrumen*. Mais, en 1652, les *Criées de la ville de Goult* (située entre Avignon et Apt) ont encore toutes les finales : *luoc*, *deffendut*, *nuech*, *qualitat*... S'agit-il de graphies conservatrices ou bien l'irradiation d'Avignon n'avait-elle pas encore gagné Goult? Quoi qu'il en soit, une chose est sûre : l'amuïssement des consonnes finales est relativement récent <sup>3</sup>.

1. Il est intéressant de remarquer que le *t* final de ces mots en *cr* a été noté par Edmont dans quelques localités périphériques de la France d'Oil : en Wallonie, dans la petite île de Serk, en Bretagne, dans les îles d'Yeu et de Noirmoutier, et au Nord de la Gironde.

2. Dans le Massif Central le type en *-art* a été concurrencé par le type en *-ald*, qui a donné de nombreux *rénal*.

3. Cet amuïssement des consonnes finales peut être daté avec précision dans une autre région de langue d'Oc, le Velay. M. Nauton a montré qu'il s'est produit à partir du



A l'époque où cet amuïssement a dû se produire (sans doute le xvii<sup>e</sup> siècle), l'influence des patois francoprovençaux sur les patois provençaux devait être insignifiante. Au contraire l'influence de Paris était très grande. Toutes les villes importantes du Midi étaient bilingues : Marseille, Aix, Avignon, Valence étaient ainsi des foyers de francisation<sup>1</sup>. C'est certainement dans ces villes qu'est née une manière de parler jugée plus élégante parce que imitée du français. Or, depuis le xvi<sup>e</sup> s., le français tendait à perdre les consonnes finales. En parlant le patois ou le dialecte, les bilingues des grandes villes de la vallée, si ouverte aux modes parisiennes, affectèrent sans doute de ne pas prononcer les consonnes finales. Cette mode s'irradia des villes vers les campagnes. Les ondes de ce phénomène s'élargissant peu à peu, depuis Valence, Avignon, Aix, Marseille, finirent par se rejoindre, pour nous donner aujourd'hui l'impression d'un chemin ouvert dans la vallée<sup>2</sup>. Telle est, du moins, la manière dont on peut se représenter le développement du phénomène qui nous a donné la figure de la carte II.

Il y a donc entre le processus qui nous a donné la carte I et celui qui nous a donné la carte II une différence d'époque, une différence de cause, une différence du processus lui-même : l'invasion de la carte I est antérieure aux premiers textes, celle de la carte II s'est produite au xvii<sup>e</sup> s.; l'envahisseur de la carte I est francoprovençal, celui de la carte II est français; l'invasion de la carte I s'est faite pas à pas, sur un front continu, celle de la carte II s'est produite d'abord dans les villes.

xvii<sup>e</sup> s. C'est en effet à partir de l'Édit de Nantes (qui concéda certains centres de culte aux protestants) que les localités du Chambon-sur-Lignon et du Mazet-Saint-Voy ont vécu séparées des localités environnantes. Le Chambon et Le Mazet conservent aujourd'hui les consonnes finales, qui se sont amuïes dans toute la région.

1. Avignon a dû jouer un rôle important dans la francisation de la vallée. M. A. Brun fait justement remarquer dans son beau livre, *Recherches historiques sur l'introduction du français dans les provinces du Midi* (Paris, 1923), que l'on aurait pu s'attendre à voir Avignon, État pontifical, jouer le rôle d'un centre linguistique conservateur, opposé aux empiétements du français. Or il n'en a rien été, bien au contraire : « Le français, de très bonne heure, et bien plus tôt que dans les autres villes du Midi, s'est fait une place, une fort belle place, à Avignon » (p. 387). La mode du français y apparaît dès le xv<sup>e</sup> siècle.

2. On peut d'ailleurs imaginer qu'une fois l'implantation faite, l'irradiation avança par la route plus vite que par les chemins. En définitive, c'est peut-être bien la route reliant Valence, Avignon et Marseille qui, rejoignant ces îlots d'implantation, a dessiné ces aires (amorçées pour *sève*, comme on verra plus loin, achevées pour d'autres mots) et leur a donné le dessin de la vallée du Rhône.

Un fait de géographie linguistique vient à l'appui de cette manière de voir. Le voici : certains mots, dont l'étymon présente une consonne intervocalique (p, t ou c), et qui par conséquent devraient avoir une figure géographique conforme à la carte I, en ont une conforme à la carte II, lorsque l'influence de Paris (pour une cause qu'on peut, en général, apercevoir) a agi sur ces mots à l'époque moderne, c'est-à-dire lorsque l'envahisseur est, en fait, le parisien.

C'est le cas du mot *rivière*. RIPARIA avait donné au moyen âge *rivière* (Oïl et francoprovençal), *ribiera* (Oc). Sous l'une ou l'autre forme, ce mot avait les sens de « rivage », « terrain sur le rivage », « plaine », « vallée », et même « vigne » (dans le Midi); enfin il pouvait signifier « cours d'eau ». C'est ce dernier sens qui finit par prévaloir à Paris, d'où il a gagné la province. Nos textes méridionaux anciens offrent partout la forme avec *b*. Pour Avignon, situé au centre de l'aire qui a aujourd'hui une forme en *v*, le lexique de Pansier donne trois formes en *b*, datées de 1350, 1391, 1456, et une forme en *v*, datée de 1474 avec le sens, erroné, de « rivière »<sup>1</sup>. Je n'ai pu contrôler la forme *riviera* de 1474. A supposer qu'elle soit exacte, il reste que l'invasion de la forme en *v* à Avignon est relativement tardive. Lorsque après le moyen-âge, Paris imposa le sens de « cours d'eau », il tendit à imposer aussi la forme parisienne avec *v*. Cette forme a triomphé aujourd'hui (*ALF*, 1159) dans la région dont nous savons déjà qu'elle a été accueillante aux modes parisiennes (tout le long du Rhône jusqu'à la mer), tandis que les anciennes formes en *b* demeurent dans le Massif Central<sup>2</sup> et dans une aire des Alpes (carte A).

C'est aussi le cas des mots *trouver* et *travailler* (*ALF*, 1324 et 1339). Ils ont une représentation cartographique analogue à celle de *rivière* : entre deux zones de formes en *b*, la vallée du Rhône et la Provence ne connaissent que des formes en *v*. Or, au moyen-âge, notamment à Avignon, les textes ne nous livrent que *trobar* et *treballar* (voyez les dic-

1. Ce sens est faux, au moins pour la référence de 1391, qu'il est facile de retrouver dans le vol. II, p. 101. Il ressort du contexte que cette *rebiera de Roze*, dans laquelle il y a *la plassa del Lima*, et pour laquelle on paie un cens, n'est pas le fleuve mais représente des terrains au bord du Rhône. Cet exemple me fait douter du sens « rivière » donné par Pansier pour les autres références, qu'il ne m'a pas été possible de retrouver dans les textes publiés.

2. Il s'agit bien d'une persistance des formes en *b* dans le Massif Central, puisque l'aire des formes en *b* s'étend jusqu'au Rhône et jusqu'au Forez, c'est-à-dire notablement plus à l'Est et au Nord que l'aire où tout *v* est devenu *b*.

tionnaires ou lexiques de Lévy, Brunel, Pansier). La forme en *v* est donc récente et due à une influence parisienne. Pour *travailler*, du moins, il est facile de voir que cette mode parisienne obéit à une raison analogue à celle qui a imposé un *v* à *ribiera*. *Treballar* signifiait « tourmenter », « souffrir »; « travailler » se disait *obrar*. En imposant le sens de « travailler », Paris a dû imposer aussi la forme parisienne (carte B) <sup>1</sup>.

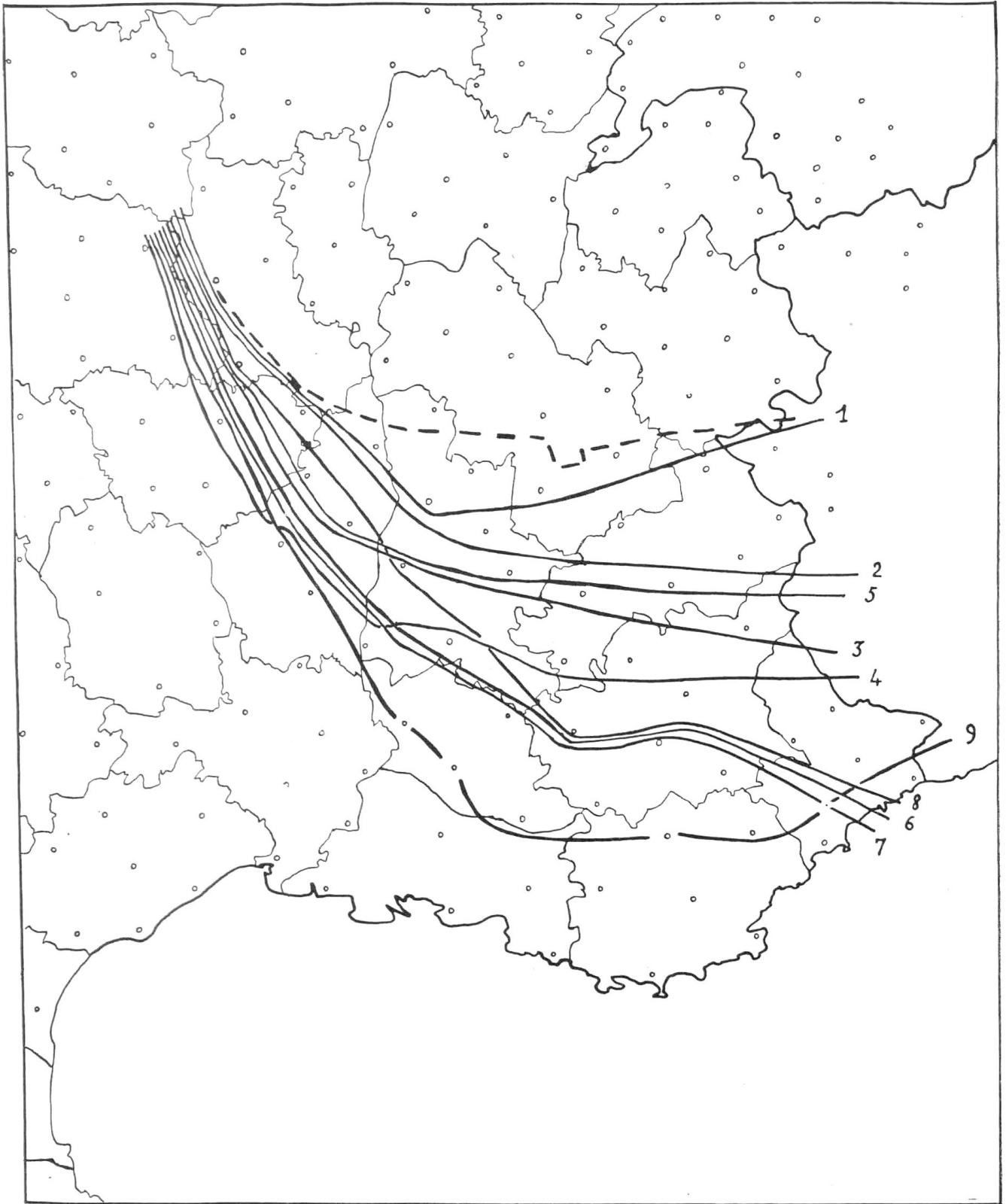
Ces cartes nous montrent terminé le processus d'extension des formes parisiennes. Certains mots ont eu une marche plus lente et leur carte nous montre le processus en cours. C'est le cas de la forme *sève* (*ALF*, 1230) qui, d'Avignon et de Marseille, n'a pas encore pu rejoindre les *sava* francoprovençaux, à travers les *saba* de Provence (carte C). C'est aussi le cas de *arriver* (*ALF*, 1442) qui domine en Provence sans avoir pu rejoindre la zone d'irradiation de Valence (carte D).

Le détail des cartes est infini. Il me semble que celles que j'ai présentées m'autorisent à conclure. Nous sommes en face de deux évolutions bien différentes et par la date et par la nature. Par la date : l'invasion des formes à intervocalique amuïe est ancienne; l'invasion des formes à finale amuïe est récente. Par la nature : la première fait partie de l'histoire des patois, c'est l'humble chronique du cheminement des formes patoises de village à village. La seconde fait partie de l'histoire de France, du moins de l'histoire de la francisation; elle est un épisode de la conquête de la France par Paris, grâce à la complicité des villes. Dans le premier cas on peut parler de chemins, de sentiers qui escaladent les montagnes. Dans le second il faut se défendre du mirage de la route, large, impériale, qui descend de Lyon vers la mer; la seule image qui ait quelque chance de ne pas trahir la réalité est, si l'on veut bien me pardonner cet anachronisme, celle du parachutage : le parachutage des mots et des formes de Paris sur les grandes villes du Midi.

Lyon.

P. GARDETTE.

1. Au lieu de formes parisiennes, nous pourrions étudier des mots parisiens. Par exemple le mot *jarretière*, qui, de Paris a gagné le Sud, repoussant ou brisant les aires des anciens occupants : *lien de chausse*, *lie-jambe*, *jambaille* ou *chambaille*. Nous retrouvons la même configuration : le mot parisien occupe la vallée du Rhône très élargie; les anciens mots sont repoussés dans le Massif Central et les Alpes. Rappelons aussi la carte *Il faut*, présentée par M. K. Jaberg dans sa *Sprachgeographie*. Ces mots viennent à l'appui de cette conclusion : que les mots parisiens, comme les formes parisiennes, occupent la vallée du Rhône, et laissent à leurs prédécesseurs les hautes terres conservatrices de l'Est et de l'Ouest.



CARTE I

- — — Frontière du francoprovençal.
- 1 — 1 Limite méridionale du traitement P intervocalique > v dans NEPOTE « neveu ».
- 2 — 2 Limite méridionale du traitement P intervocalique > v dans SAPONE « savon ».
- 3 — 3 Limite méridionale de l'amuïssement de c intervocalique dans \*BUK-ATA « lessive ».
- 4 — 4 Limite méridionale de l'amuïssement de c intervocalique dans PLICAT « il plie ».
- 5 — 5 Limite méridionale de l'amuïssement de t intervocalique dans ROTA « roue ».
- 6 — 6 Limite méridionale de l'amuïssement de t intervocalique dans \*PIPPITA « pépie ».
- 7 — 7 Limite méridionale de l'amuïssement de d intervocalique dans CRUDA « crue ».
- 8 — 8 Limite méridionale de -o, finale de la 1<sup>re</sup> pers. de l'indicatif présent, dans *f'allume*.
- 9 — 9 Limite méridionale de \*LACTATA « petit-lait ».





CARTE II

- — — Frontière du francoprovençal.
- 1 — 1 Limites des zones de conservation de c final dans FOCU « feu ».
- 2 — 2 Limites des zones de conservation de p final dans DRAPPU « drap ».
- 3 — 3 Limites des zones de conservation de t final dans NOCTE « nuit ».
- 4 — 4 Limites des zones de conservation de t final dans VEN-UTU « venu ».
- 5 — 5 Limites des zones de conservation de la nasale finale dans CAMPU « champ ».
- 6 — 6 Limites des zones de conservation de r final dans CATTU « chat ».